

# L'impressionnisme dans la Musique Française

Les mouvements dans l'art, si riches, multiples, variés et complexes par leur essor, leurs impulsions, leurs énergies cinétiques, leurs effets les plus lointains, miroirs magiques de leur époque, synthèse merveilleuse de l'âme humaine et par sa pensée et par son émotion, forment dans l'ensemble de leur déroulement, dans la continuité mobile de leurs rapports un déploiement de forces d'une expansion infinie, et par là-même, dans leurs débuts comme dans leur cours et leur déclin se soustraient à l'analyse sobre, se voilent d'un nuage de mystère, s'estompent dans un rayonnement d'exaltation, dans une splendeur de rêves, d'aspirations et de mirages. Dans un enchaînement continu, toutes ces idées nouvelles émises, évaluées, pratiquées, abandonnées, l'annement des problèmes, les groupements autour d'un idéal central, le cortège colennel des dogmes et des traditions, disparaissent et sans trêve renaissent. S'il y a évolution, il n'y a pas de nouveauté absolue — mais tous les chemins mènent vers « demain », dans le déclin même il y a des lueurs de l'aube. Dans l'avancement comme dans la réaction, continuellement nous tournons autour d'un idéal, d'une vérité absolue, sans jamais l'atteindre ; saturés d'une idée nous nous en détournons, nous brûlons les temples d'hier pour en ériger de plus chimeriques. Mais toujours et partout un souffle de renouveau sonne, appelle et tourmente. Oh ! qu'il fut lumineux, le printemps qui, au déclin du siècle passé, sur toute la France s'épanouissait ! La peinture et la poésie l'ont senti les premiers, l'ont salué et exalté ; la musique, sœur rêveuse et tendre, survit, plus lente, mais comme hallucinée, dans un enchantement.

Ce fut un éclat de lumière dont les rayons, analysés, divisés, étudiés, se dispersaient dans le jubilant foisonnement de toutes les couleurs, de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, infinie gamme sonore, vivante, vibrante, multipliée ; ce fut le magnifique déchaînement d'une tempête ; mais après les coups de trompettes du romantisme, son emphase, sa rhétorique, son geste héroïque et douloureux, son blanc-et-noir criard, sa douleur mondiale, sa sentimentalité et son ardeur catholique, ce fut « la flûte de Pan », le doux appel d'une volupté subtile et complexe, un paganisme joyeux, anarchique et volontaire, l'hymne ample de la nudité délivrée, le chant vierge et printanier du plein air. Nouvelle orientation, nouvelle conscience de style surtout, recherche de formes et d'idées fraîches. Edouard Manet créa ses toiles vaporeuses et tendres. La froide élégance des stances parnassiennes céda au vers dégagé, sonore, cadencé et plein d'équilibre d'un Charles Baudelaire, à la franchise ardente, capricieuse et entêtée de la « Bonne Chanson », et le jeune Claude-Achille Debussy égrenait les arpèges magiques de sa lyre enchantée dans « L'après-midi d'un faune ». Jamais rapports artistiques ne furent plus intimes, unions plus tendres, « correspondances » plus étroitement nouées. Peinture de l'impression, poésie de l'impression, musique de l'impression. Mais tandis que dans les autres pays l'évolution suivit un chemin plus abrupt vers un verisme incolte et grossier, vers des formes plus compactes et linéaires, vers une dissolution plus anarchique et fanatique, ce fut à la France, à l'esprit latin, nourri de cultures antiques et de traditions classiques, fait d'équilibre, de bon sens, de mesure, de beauté et de liberté d'idées, au pays de Rabelais et de Rousseau, de Voltaire et de Flaubert, qu'échut le rôle magnifique d'illuminer le monde par ce rayonnement de printemps et de jeunesse. Et la peinture, mouvante, légère, vaporeuse comme un parfum subtil et précieux, s'emplit de sons vagues, d'harmonies claires-obscurées ; le vers dans des rythmes sonores et harmonieux se balançait, de couleurs et de mille nuances se saturait, l'œil fut rouge, l'œil bleu, l'œil vert ; et la musique dans des cadences félines jamais entendues, se courbait, se penchait, se balançait, dans des grisailles de « soir fait de rose et de bleu mystique » doucement s'enveloppait, laissant flotter ses écharpes exquises de fées, dégageant, odeurs étranges, « les sons et les parfums tourmentant dans l'air du soir », au jardin enchanté par le clair de lune nocturne. Et « les cloches à travers les feuilles » sonnaient le printemps, les nuages et les fêtes chantaient, et les ardentes filles « d'Ibérie » gardaient leurs regards chargés de nuit et de volupté. *Musique d'images*, impressions fugitives, de contours légers, hâtifs, capricieux, d'évocations, de mirages et de rêves.

Toutes ces « correspondances », Baudelaire, dans un poème sonore et profond, mais d'un accent morbide d'un Des Esseintes exalté, les a liées dans une union harmonieuse :

## CORRESPONDANCES.

« La Nature est un temple où les vivants piliers  
Laisser parfois sortir de confuses paroles ;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles

Qui s'observent avec des regards familiers.  
Comme de longs dais qui de loin se confondent  
Dans une léthargie et profonde unité,  
Vastes comme le nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.  
Il est de parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les haultbois, vifs comme les pratices ;  
Et d'autres surrompus, riches et triomphants,  
Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

« Comme d'autres esprits voguent sur la musique », celui du doux, hardi et railleur poète « des fleurs du mal » nage sur « la forêt aromatique » des parfums subtils et précieux, pour lui symbole et synthèse mystique du monde des paroles, des couleurs, des sons.

C'est un nom qui, entre tous, rayonne, devient une confession, une idole : *Claude Debussy*. Après le verbiage touffu, obscur, somptueux du romantisme exacerbé de Richard Wagner, de l'égotisme concentré et haletant, son exaltation dans le « Erläbnis », sa forme obtuse, son langage chargé de rhétorique et d'emphase avec sa diction théâtrale exubérante et hésiante, c'est la mesure, la clarté, toujours vague, mais limpide, la simplicité sous une complexité apparente. Dans « Pelléas et Mélisande », c'est la rupture complète avec les traditions wagnériennes ; une conception théâtrale nouvelle, un orchestre transparent et flottant, une diction simple et naturelle. La « composition » devient plus libre, affranchie des conventions et des convenances traditionnelles, délivrée des stagnations qui s'appellent : « reprises, développements, rondo », etc. Debussy manie avec maîtrise le langage orchestral, les formes, les styles, tout en restant toujours loin de la virtuosité, de la routine, des préjugés, il crée son langage, sa forme, son style. L'impressionnisme, chez lui, ne reste pas un procédé de surface, une pure sensation, une percussion auditive ; il va vers l'âme des choses, dans une analyse des plus subtiles, plus intuitive que cérébrale, il dégage l'émanation vague, l'ambiance fluide des êtres et des paysages, des eaux, des plaines, des nuages et les fond dans une émotion vibrante, sonore et harmonieuse. Il est le poète des visions, des mirages, des évocations. Par une sensibilité suraiguë, toujours en éveil, il recueille les impressions les plus vagues, il pénètre les poèmes qu'il compose ; les âmes de Baudelaire, de Verlaine, des rêves d'Edgar Poe y passent, comme un nocturne fait d'ombres et d'éclairs. Dans son chef-d'œuvre orchestral, les doux « Nocturnes », c'est la fluidité de l'air, la transparence de ces silhouettes souples, de ces ombres diaphanes, de ces palais chimeriques de rêve, d'une beauté irréelle, transfigurée. Que douces sont les mélodies chantées par les cordes en sourdine, frémissantes et voluptueuses, le cor anglais d'une tendresse mélancolique, le ruissellement de sources des bois mouvementés ; toute cette grâce délicieusement juvénile et printanière ! Au chantre des *deux teintes* la lumière erue des trompettes (non bouchées), les emphases du *forte* semblent ridicules, grossières, funambulesques : tout est enveloppé d'une lumière tamisée, de frottements et de frottements sonores, de parfums et de chatolements félines et caressants. Toute l'inquiétude flottante de l'époque, son élan et son déclin, sa foi et sa déraison, ses rêves, ses illusions, ses railleries et ses larmes, la désinvolture libertine de son paganisme joyeux, ses ombres symboliques et son mysticisme, sa pitié, sa volupté et son amour, la hantise du néant, les délices de vivre, cet ennui d'un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir, qui d'un passé lumineux recueille tout vestige, je les trouve dans l'émotion complexe et simple, vibrante et contenue des « Cinq poèmes de Baudelaire » (Harmonie du soir. La mort des amants), dans la monotonie lente, languoureuse, exquise et pure des « Ariettes oubliées » (Il pleure dans mon cœur). — Voilà déjà Debussy tout entier. Il ne va pas les chemins jusqu'au bout. L'avenir a-t-il une limite ? La vie n'est-elle pas plus promesse qu'accomplissement ?

Après « l'impression », dans la musique contemporaine, c'est le règne de la sensation ; procédé plus simpliste, grossier, purement auditif. Que les événements musicaux se précipitent, les « bruiteurs » s'exaltent, les futuristes bâtissent des théories, les dadaïstes lancent des « manifestes », les « six », formant bloc, proclament des droits nouveaux, que Stravinsky, hommage ironique ou réel, orne le tombeau du maître disparu trop tôt d'une symphonie « inouïe » ou que les faux classiques se hérissent et se révoltent, *Debussy fut une force vivante* (qu'elle fut d'hier, rien ne change), une impulsion, un éveil, un chemin vers une voie plus vraie, vers plus de clarté, de finesse et de style. Ce qu'il y a, dans sa musique, de pensée, d'émotion, d'élan idéaliste conservera son rayonnement, sa beauté, son grain d'éternité.